

SANS ESPRIT DE SACRIFICE, PERSONNE NE PEUT FAIRE CE MÉTIER

Peu de mots sont aussi décriés que le mot de sacrifice. Il est grandiloquent. Il fait peur. Au mieux gentiment désuet, suranné, au même titre que l'honneur par exemple, il fait sourire d'un air gêné en regardant celui qui l'a prononcé. Au pire il fait réagir plus violemment, par de la colère. Sur le thème désormais bien connu de l'empêcheur de tourner en rond, on conspue celui qui vient rappeler que tout ne va pas de soi et que la vie est un combat, alors même que tout doit paraître facile, en rondeurs, festif, cool. Qui a envie d'entendre parler de sacrifice pendant la fête ?

En tout cas il semble définitivement passé de mode. Après 70 années de paix, après mai 1968 et sa « jouissance sans entrave », parler aujourd'hui encore de sacrifice paraîtrait presque grossier.

À une époque et dans une société où l'on peut rire de tout, où l'on doit s'occuper de soi avant tout, où l'hédonisme et le plaisir sont rois et l'individualisme poussé à l'extrême, où plus rien ne semble sacré, on comprend que le sacrifice, étymologiquement le fait de « rendre sacré », ne soit plus au goût du jour.

Et pourtant... Pourtant il réapparaît régulièrement, refusant de tomber dans l'oubli.



ARNAUD PELLABEU

Colonel, conseiller en management de l'information auprès du directeur de cabinet du DGGN

À chaque fois que l'on croit en avoir terminé avec lui, il resurgit. Discrètement parfois, en pleine lumière d'autres fois. Il semble même paradoxalement que moins il est à la mode, plus il est plébiscité lorsqu'il se montre. Car avant

d'être un mot, le sacrifice est un acte. Dans son acception la plus pure, il est acte gratuit. Altruisme poussé à l'extrême, puisqu'il signifie littéralement perdre quelque chose sans rien recevoir en retour.

Porté aux nues dans les médias à proportion qu'il est pudiquement mis sous le boisseau au quotidien, le sacrifice reste à tout le moins un concept qui interroge, voire qui dérange.

Il est cependant une des valeurs qui structure le monde militaire. Si l'esprit de sacrifice n'est pas l'apanage des militaires et peut irriguer toute personne ou corps de métier, à titre individuel comme collectif, il est reconnu comme consubstantiel à l'état militaire. Au point d'être écrit dans la loi. En l'espèce le Code de la Défense, dans son article L4111-1, portant statut général des militaires : « l'état militaire exige en toute circonstance esprit de sacrifice, pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême, discipline, disponibilité, loyalisme et neutralité. Les devoirs qu'il comporte et les sujétions qu'il implique méritent le respect des citoyens et la considération de la Nation ».

Il est intéressant de noter qu'à l'occasion d'une récente manifestation policière, un slogan ressortait, qui disait « payés pour servir, pas pour mourir ». Si j'en comprends le sens en soi (nul n'est payé pour mourir), il constitue néanmoins selon moi une double-faute : tout d'abord parce que nous ne servons pas pour la raison que nous sommes payés pour le faire, mais bien parce que nous avons décidé de servir en dépit d'une solde peu valorisante. Ensuite, parce que si nous servons, nous acceptons de mourir s'il le faut. Quel citoyen confierait sa sécurité et donc potentiellement sa vie et celle de ceux qu'il aime, à des gens qui s'arrêteraient de le protéger lorsque cela devient trop risqué ? Invertissons la situation et prenons-la du côté de la mort donnée. Car nous avons ce terrible pouvoir d'être potentiellement amenés à tuer dans l'exercice de nos fonctions. Viendrait-il à l'un d'entre nous l'idée de manifester en utilisant un slogan du type « *payés pour servir, pas pour tuer* » ?

Les Armées ont récemment fait un gros travail de réflexion sur la « singularité militaire ». Le terme est parfois critiqué, vécu comme une volonté corporatiste de s'abriter derrière les murs d'une forteresse assiégée, une forme de condescendance qui ne dirait pas son nom. Au contraire, il mérite d'être expliqué et valorisé car il n'est que le marquant d'une réalité factuelle. La spécificité du militaire, pour le dire autrement, procède de son lien particulier avec la mort, au même titre, a-t-on coutume de dire, que pour le prêtre ou le médecin.

« Il n'y a de grand parmi les hommes que le poète, le prêtre et le soldat, l'homme qui

chante, l'homme qui bénit, l'homme qui sacrifie et se sacrifie » écrivait Baudelaire. Mort donnée et mort reçue, librement acceptée. La compréhension de ce rapport à la mort est primordiale, c'est elle qui justifie cette singularité que l'on ne retrouve que dans le service de son pays par les armes. La mort de l'ennemi devient plus juste à proportion du risque accepté de sa propre vie. Ce qui ramène à la notion de sacrifice suprême.

Mais le sacrifice suprême n'est lui-même possible et envisageable qu'en tant qu'il procède de ce fameux « esprit de sacrifice ». Pour le dire autrement, de même que les grandes réalisations ne sont que le fruit d'un long travail de fond, le sacrifice de sa vie pour les autres ne peut être que le fruit d'une vie déjà entièrement donnée dans le quotidien, dans les sacrifices plus petits de la mission de tous les jours.

Le sacrifice résulte d'une décision librement consentie. Il est le fruit d'une acceptation de l'être, préparée par un état d'esprit du quotidien.

Au quotidien justement, les sujétions du militaire et donc du gendarme sont nombreuses, puisqu'il doit servir « en tout temps, en tout lieu ». Ces sujétions, qui constituent la fameuse « servitude » chère à Alfred de Vigny, sont aussi des sacrifices.

L'imprévisibilité de la mission, par exemple, est une forme de sacrifice. On sait quand on commence (parfois), on sait plus rarement quand on termine. Une intervention ne sera pas interrompue parce que ce serait la « fin du service ». Une garde à vue ne saurait l'être non plus, sous peine de

manquer du temps utile à la manifestation de la vérité. Le service ne s'arrête jamais. L'esprit de sacrifice est en fait un esprit de service. Service de son pays, service de la population, service des victimes. Quel gendarme n'a pas vécu une journée débutant par un lever à 4 heures du matin pour être en mesure de procéder à une interpellation domiciliaire à 6 heures, avant d'enchaîner sur une longue perquisition

puis sur la garde à vue du mis en cause, déjeunant sur le pouce d'un morceau de pizza froide avant de reprendre. Éternel recommencement. Cette imprévisibilité de l'action constitue par elle-même un sacrifice. Accepter de ne pas savoir de quoi la journée sera faite, accepter que tout peut basculer en quelques secondes, accepter de la même manière de longues heures d'inaction non moins pesante.



© MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Obsèques du Lieutenant-Colonel Beltrame

Les mutations sont un sacrifice. Un gendarme est muté quand il prend du galon. Mutation régionale pour les sous-officiers, nationale pour les officiers. Un changement de poste signifie un changement de lieu. C'est le sacrifice du confort de ce qui est

connu, le sacrifice de ses repères, pour soi et pour sa famille, le sacrifice de l'école et des activités des enfants, le sacrifice de l'entourage amical, le sacrifice de l'emploi du conjoint...

La confrontation quotidienne à la souffrance et à la mort est un sacrifice. On n'est plus le même après avoir entendu l'audition d'un enfant victime d'abus sexuels, une personne agressée, cambriolée, on n'est plus le même après avoir annoncé la mort d'un fils à une mère anéantie sur les lieux mêmes de l'accident à quelques mètres du corps déchiqueté, on n'est plus le même après avoir tenu la lampe du technicien en identification criminelle de nuit dans les bois en train de faire les constatations sur un corps décapité en décomposition. Sacrifice de sa tranquillité, sacrifice de son innocence, sacrifice de sa naïveté.

Le gendarme côtoie le meilleur comme le pire. Il voit et réalise la misère sociale sous toutes ses formes. Il rentre dans les habitations, il s'invite chez les gens et découvre souvent une réalité crue que les murs extérieurs ne laissaient pas forcément deviner.

Pire, il se retrouve face à la haine et à la violence, verbale et physique, de ceux-là même qu'il a juré de protéger.

Sans esprit de sacrifice, personne ne peut faire ce métier. Ou plutôt personne ne peut continuer à le faire. Cet esprit de sacrifice et tout ce qui en découle contribuent directement à façonner la résilience d'une institution comme la gendarmerie. Ces sacrifices de tous les jours préparent les plus grands.

Car il n'y a que deux façons de pouvoir les accepter : être une machine, ne rien ressentir. Ou bien au contraire être pétri d'une profonde humanité et d'un non moins grand amour de l'humanité.

Les policiers américains fantasment et cultivent l'image du « sheepdog ». Ils se considèrent comme les chiens de berger, les gardiens du troupeau. Gardien et veilleur qui protège les agneaux, en combattant les loups. Au risque de blessures, au risque de sa vie. Aucune chance que cela prenne en France, où la population ne goûterait guère d'être comparée à un troupeau de moutons. Il n'empêche que l'image est parlante.

« Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jean 15, 9-17). Or comme le rappelle à qui veut l'entendre le directeur général de la gendarmerie, « être gendarme, c'est aimer les gens et aimer les aider ». Les victimes sont le cœur du métier, qui n'a aucun sens si ce n'est pour elles et par elles. Cela vaut pour les victimes évitées par notre action de prévention, de dissuasion, de régulateur social.

Et cela explique tout. Lors du dernier 14 juillet, la gendarmerie a choisi de mettre à l'honneur ses « héros du quotidien ». Plus de 70 gendarmes de tous grades et de tous statuts, de toutes subdivisions d'arme. Des gendarmes départementaux de brigade, des spécialistes de la police judiciaire, des gendarmes d'unités d'intervention, des motards, des personnels navigants, des marins, des spécialistes, des corps de soutien. Tous avaient en commun d'avoir sauvé des vies en risquant la leur. Tous leurs actes héroïques prenaient leur racine dans cet esprit de sacrifice vécu au quotidien. Avec humilité, sans même y penser, sans même parfois en avoir conscience. « Je n'ai fait que mon devoir »

est la phrase que nous avons la plus entendue ce jour-là, et ce n'était pas surjoué.

Cela explique tout.

Cela explique l'opération #répondreprésent, initiée par le directeur général durant le premier confinement. La délinquance ayant chuté par la force des choses, les gendarmes se sont mis au service des gens à travers des missions parfois très éloignées du « cœur de métier », mais dont la population avait besoin. Stockage et distribution de masques, laboratoire mobile de tests COVID, courses amenées à des personnes vulnérables et isolées, cours distribués à des enfants privés de réseau, concentration sur la protection des soignants. Un service sur-mesure dicté par les réalités des besoins du territoire.

Cela explique les départs en opération extérieure sur des zones de guerre pour des missions d'accompagnement sur le terrain des forces de sécurité intérieures locales. À titre personnel, j'ai eu l'honneur de commander des gendarmes mobiles en Afghanistan en 2011. 6 mois de mission sur une base avancée, précédés de six mois de préparation intensive. J'ai rencontré mon fils à mon retour alors qu'il était âgé de 5 mois. Ma femme avait accouché seule et veillait sur nos deux petites filles.

Cela explique les gendarmes des Alpes-Maritimes qui, alors que la tempête Alex frappait le département et que leur propre brigade, dans laquelle ils logent avec leurs familles avait été emportée par la fureur des éléments, se déployaient pour venir en aide à la population, évacuer et rassembler les gens et les mettre en sécuri-

té. Avant de s'occuper de leurs propres familles. Parfois même accompagnés par leurs conjoints dévoués qui partagent leur vision du service.

Enfin cela explique Arnaud Beltrame. Il savait ce qu'il faisait en se constituant otage en remplacement d'une civile. Il savait ce qu'il risquait en tentant de neutraliser un terroriste islamiste.

Le chef d'état-major des armées concluait récemment une séance plénière du groupe d'orientation de la stratégie militaire sur le thème « comment garantir l'efficacité des armées par l'affirmation d'une singularité mesurée et positive » par l'idée qu'il convenait de resacraliser le sens de l'engagement. Or rappelons-le, « sacrifice » veut dire « rendre sacré ».

Acceptation du risque, abnégation, don de soi. Vertus qui découlent de l'esprit de sacrifice. Cet esprit perdure mais ce serait une erreur que de le croire naturel, allant de soi, de l'imaginer comme un acquis, encore moins comme un dû. Cet esprit s'enseigne, dès la formation initiale. Il se rappelle, durant les formations continues. Il se répand, lorsqu'il est prêché par l'exemple. Il se cultive, en honorant nos héros et nos morts. Mais il se perd lorsque se perd le sens de l'engagement et le culte de la mission et du service. Il se délite lorsque chaque nouvelle mission donne lieu à de nouvelles primes. Il s'étiole dans la recherche sans fin de plus de catégoriel. Dans la comptabilité du temps de travail et la fonctionnarisation des militaires, tentation du temps de paix.

Quoi de mieux pour conclure que de laisser la parole à un homme qui a vécu sa vie à l'aune de cet esprit de sacrifice ? « *Si on doit un jour ne plus comprendre comment un homme a pu donner sa vie pour quelque chose qui le dépasse, ce sera fini de tout un monde, peut-être de toute une civilisation* ». Hélié de Saint-Marc, *Les Sentinelles du soir*

Arnaud PELLABEUF en bref...

Colonel, conseiller en management de l'information auprès du directeur de cabinet du DGGN. Il a dirigé une POMLT (police operational mentoring and liaison team) à Tagab en Afghanistan en 2011.

